Pelletier

sur le VOYAGE 19.

DE SOPHIE EN PRUSSE,

Traduit de l'allemand, sur la 12e édition,

PAR P. B. LAMARE.

Extrait de la Décade philosophique 20 pluviôse an 9.

VOICI un livre dont douze éditions successives et autant de contrefaçons, constatent suffisamment le succès en Prusse et en Allemagne, où il est devenu, dit-on, un Ouvrage *national.* Il y a 25 ans qu'il y a été publié, et cependant avant la traduction qui vient d'en paraître, il n'était connu en France que par quelques fragmens insérés dans des Recueils périodiques. Cet Ouvrage, que sur son titre on ne prendrait pas pour un roman, et qui cependant en est un dans toute la force du terme, contient dans l'original 6 vol. in-8° de 700 pages chacun. Le traducteur les a réduits à 3 de même format, mais de médiocre grosseur; ce qui suppose deux tiers au moins retranchés comme inutiles ou de peu d'intérêt pour nous. Ce qu'on en publie aujourd'hui offrant ainsi la substance d'un Ouvrage aussi célèbre, peut donc exciter vivement la curiosité des lecteurs français, et leur promettre une lecture instructive autant qu'agréable, une source abondante d'idées utiles et de sentimens vrais, un objet intéressant de comparaison, enfin un roman comme il y en a si peu. Cette attente est-elle remplie ou trompée? Nos lecteurs peut-être seront tout à l'heure à portée d'en juger.

Sophie de Hohenwald, née noble, mais sans fortune et sans biens, a été élevée à Mémel, petite ville de la Prusse Brandebourgeoise, dans la maison d'une femme respectable qui lui a donné tous ses soins, et qui lui destine pour son établissement une somme de 6000 écus. Cette femme (madame *Evrard*), n'ayant aucune nouvelle de

sa fille unique, établie en Saxe, a lieu de redouter pour elle les événemens les plus sinistres, et Sophie, âgée de 18 ans, se propose d'aller elle-même en Saxe, pour calmer ou confirmer ses craintes. Un peu légère et vaine par caractère, ce voyage satisfaisait en elle un desir secret de voir le monde et d'en être vue; et un aventurier, que sur quelques indices trompeurs, elle avait imaginé être son frère, s'offrant de l'accompagner dans ce voyage, cette occasion achève de la déterminer. Elle part donc seule dans la voiture publique; son prétendu frère, appelé ailleurs par d'autres affaires, ne devait l'aller rejoindre qu'à Kœnigsberg. Sophie, parmi ses compagnons de voyage, distingue bientôt un jeune homme de l'extérieur le plus avantageux, et qui pendant la route a occasion de montrer une réunion de talens et de qualités vraiment extraordinaire. Quelques circonstances lui font de plus soupçonner un rang et une fortune qu'il fait de vains efforts pour cacher, et voilà notre héroïne, si ce n'est décidément éprise, au moins assez fortement occupée de l'*anonime*, pour être, même après sa séparation d'avec lui, insensible aux hommages de tous les adorateurs qu'elle rencontre. Cet inconnu, de son côté, avait été vraiment sensible aux charmes et aux vertus de Sophie et lui avait conséquemment prodigué les soins les plus empressés; mais sur ce point comme sur tout autre, toujours, on ne sait pourquoi, obstiné à se taire, il l'avait quittée précipitamment, et Sophie une fois arrivée à Kœnigsberg, devait bien penser qu'elle ne le reverrait de sa vie.

Laissons cet homme si parfait, mais si réservé, courir de ville en ville pour le service de l'Impératrice de Russie, (car voilà tout ce qu'il fait dans le cours du roman, et cependant il est jusqu'à la fin l'objet des vœux de Sophie, comme Sophie elle-même est sans le savoir la dame de ses pensées, la maîtresse de son cœur) et suivons Sophie, ou plutôt restons avec elle à Kœnigsberg, où elle arrive inconnue à tout le monde et ne sachant chez qui loger.

A la descente de la voiture, un jeune libertin lui offre son bras et allait la conduire, on devine bien où, quand un marin qui la rencontre avec ce jeune homme, se doute du tour, renvoie le *godelureau* et conduit notre héroïne dans une maison digne d'elle. Ce marin, nommé *Puff* (on prononce *Pouff*), a amassé dans plusieurs voyages aux Indes une fortune considérable, et il ne s'en sert que

pour rendre heureux tout ce qui l'entoure. Il a passé la quarantaine, il est brusque sans être pourtant grossier, n'a point l'esprit cultivé et se montre peu instruit des formes et des usages du monde, mais il supplée à l'acquit et aux talens qui lui manquent, par une droiture de cœur, une rectitude de jugement et surtout une bonté peu communes. Voilà l'honnête et digne amant que l'heureuse étoile de Sophie attache à ses pas et qui fait tout pour s'en faire aimer. *Sophie* rend justice à tout ce qui le rend si recommandable, mais se refuse constamment à répondre à sa tendresse. Toujours plus vivement pressée, elle ajourne sa décision jusqu'à son retour de Saxe, et part avec son prétendu frère, qui n'est rien qu'un mauvais sujet, un affidé d'un général russe qui, devenu amoureux de Sophie dans un bal, a projeté de l'enlever, et veut profiter, dans cette vue, de ce voyage en Saxe trop long-tems retardé. Il réussit en effet dans sa coupable entreprise. Sophie, à Dantzik, est livrée à des cosaques qui l'enlèvent et s'embarquent avec elle. *Puff* et *Lesser* (c'est le nom de cet *anonime* qui ne fait jamais rien et qu'on retrouve partout), ont connaissance du complot et vont à sa poursuite. *Puff* parvient à la délivrer, mais se la voit bientôt arracher; il revient à la charge et réussit mieux cette fois. Arrivée à sa destination, *Sophie* tombe dans un nouveau piége tendu à son honneur, et c'est encore ce bon *Puff* qui l'en fait sortir. Enfin elle revient à Kœnigsberg, et là, sacrifie de nouveau cet honnête homme à son cher *Lesser*, dont elle a su qu'elle était aimée, mais qui toujours courant la poste, ne la voit point, ne lui écrit point, et qui un beau jour enfin, arrivé aussi à Kœnigsberg, dit nettement : « Puisqu'elle ne veut point de M. *Puff*, » qui a si bien mérité d'elle, elle ne m'aura pas non » plus. » Puis il part et la plante-là. *Puff* trouve ailleurs à se consoler; il se marie et avec lui cinq à six paires d'Amans, personnages épisodiques, dont les aventures et les conversations remplissent une grande partie de l'Ouvrage et qui tous tiennent de *Puff* leur fortune ou au moins leur consolation et leur bien être. Mlle *Sophie* reste seule, assez désorientée, comme on pense, et tous ses anciens amis sont bientôt fort étonnés d'apprendre qu'elle a donné sa main à un pauvre maître d'école, sujet à des attaques de folies, et que sa chère épouse, par sa coquetterie et ses grands airs, rend d'abord fort malheureux; mais, devenue mère, elle se corrige enfin et tout le monde est

content, tout le monde... hors le lecteur, sans doute, qui se rappellera la fable de la fille dédaigneuse

Se trouvant à la fin toute aise et toute heureuse
de rencontrer un malotru,

et en verra sans plaisir l'idée morale délayée dans ces trois volumes, où des détails agréables et quelques tableaux intéressans soutiennent assez volontiers l'attention, mais sans pouvoir faire oublier l'insignifiance du plan, la confusion des incidens qui s'enchevêtrent, beaucoup de cailletage et de minuties sans objet, et enfin, à l'exception de ce bon et honnête *Puff*, le peu d'intérêt qu'excitent les deux principaux personnages.

L'Ouvrage, nous apprend le traducteur, est d'un curé protestant, qui désolé de voir son pays inondé de romans corrupteurs, importés en Allemagne tant de France que d'Italie, voulut, *à l'exemple de Richardson*, en faire un *qui tendit directement à l'amélioration des mœurs.* C'est très-louable assurément; mais que nous veut ce bon curé avec sa *Sophie*, qui s'obstine à ne pas vouloir de *Puff* pour époux, ou pour mieux dire, qui ne le veut que lorsqu'à son tour il ne veut plus d'elle? En Allemagne, plus qu'ailleurs, est-ce donc un défaut si commun aux jeunes filles de faire, comme on dit, les dédaigneuses, qu'il faille six volumes qui en valent bien douze, pour les en corriger? Et ces bons Allemands sont-ils donc si pressés de voir marier leurs filles, ou redoutent-ils tellement de les voir raisonner leurs choix, qu'ils voudraient les voir toutes se contenter des convenances sociales et se marier *ex abrupto?* Je l'ignore; mais en vérité je ne vois dans ce résultat d'un gros Ouvrage, rien qui puisse intéresser fortement, et même, s'il faut le dire, rien qui *tende directement à l'amélioration des mœurs.* Car enfin cette même *Sophie*, toute peu intéressante qu'elle est dans le roman, n'en raisonne pas moins fort juste sur les propositions qui lui sont faites, et je dis qu'on ne peut vouloir détruire l'effet de ses raisonnemens, sans un vrai danger pour les mœurs. Faisons-en juges nos lecteurs eux-mêmes, par ce passage d'une lettre de *Sophie* à madame *Evrard.* Le passage en lui-même mérite d'ailleurs d'être transcrit.

« M. *Puff*, dit-elle, (Tome Ier page 195) est riche,
» est sincère et désintéressé dans ses sentimens pour moi.
» Fort bien. Mais il a 40 ans.... Il trouve, me dit sa

» sœur, ma figure charmante.... Saura-t-il apprécier les
» autres dons que je crois avoir reçus tant de la nature
» que de l'éducation ? Cela n'est pas présumable.... Il
» a 40 ans, j'en ai 18. Dans dix ans, il en aura 50 et
» moi 28. — Quand j'aurai atteint la cinquantaine, il en
» aura 72, etc., etc. »

Plus loin elle dit encore, et c'est ici qu'il faut l'entendre :
« Souvent (Tome Ier page 289) il nous serait impossible
» de dire ce qui nous déplaît dans un homme. Ne pou-
» vons-nous pas d'ailleurs avoir contre le mariage des argu-
» mens irrésistibles ? Entre ceux qui en ce moment me
» reviennent à la pensée, je ne veux rapporter que
» ceux-ci. Il est prouvé par les registres, que sur mille
» morts, il se trouve en ce pays neuf femmes en couches,
» et que sur soixante accouchées, il en meurt une dans
» l'enfantement. Il me semble que l'amour seul peut nous
» inspirer le courage de braver un semblable danger ; et
» s'il n'existe point d'amour, que doit-on en pareil cas
» espérer de la persuasion ? Je ne mets point en ligne
» de compte l'empire abusif que la plupart des hommes
» exercent sur nous, ni les clameurs qu'excite notre té-
» mérité, si jamais nous entreprenons de secouer le joug,
» ni l'abandon que nous sommes forcées de faire de nos
» parens, de nos amis.... ni l'étrange fatalité qui nous
» condamne à passer la première moitié, et quelquefois
» les deux tiers de notre vie conjugale dans l'insomnie
» et dans les inquiétudes, tandis qu'insultant à notre fai-
» blesse, notre souverain promène en tous lieux son or-
» gueil et son insouciance, et ne se donne pas même la
» peine de nous égayer, comme le linot, par quelque
» tendre chansonnette. Je ne compte pas tout cela, parce
» que je sais déjà ce que vous opposeriez à mes raison-
» nemens. La volonté bien prononcée de l'Etre suprême,
» la force de la nature et celle de l'amour ; soit. Mais si
» je me détermine à renoncer au plaisir de converser avec
» tous les hommes, à m'exposer au danger de perdre
» honneur et fortune par les entreprises d'un mari im-
» prudent ; à braver les désagrémens de la séparation
» et du veuvage ; si je dois enfin détourner les yeux de
» de tous ces maux, pour ne considérer que le clinquant
» de la couronne nuptiale, je veux au moins pouvoir me
» déterminer d'après ces seuls motifs, *la volonté divine*,
» *la nature* et *l'amour*, et non d'après des considérations

» également étrangères à mes idées, à mes devoirs et
» à mes goûts. »

Ou je me trompe fort, ou le livre dans lequel des maximes si raisonnables sont combattues et démontrées fausses par le fait, ne peut opérer d'autre résultat que de faire préférer dans le choix d'un époux les convenances sociales aux convenances naturelles, et certes, ce résultat n'est rien moins que favorable au vrai bonheur, à l'union des ames, aux plus douces jouissances de l'amour conjugal; c'est-à-dire, qu'il ne tend rien moins qu'à la restauration des mœurs. Rousseau, sans nuire au système contraire, a pu nous présenter sa Julie d'Etange *heureuse* avec M. de Wolmar; on sait le compte qu'il faut tenir de ce bonheur là, et sur ce point aucun de ses lecteurs ne s'abuse. Mais pour s'assurer mieux de la préférence due aux convenances naturelles, veut-on en trouver, ailleurs que dans un roman, une preuve aussi frappante qu'incontestable? que nos lecteurs lisent ou plutôt relisent, (car qui d'eux ne les a pas lus?) ces mémoires véridiques où la plus vertueuse comme la plus sensible des femmes développe avec une noble franchise tous les plus secrets replis de son cœur. Madame Rolland, dans la fleur de l'âge et de la beauté, épouse un homme déjà sur le retour, d'ailleurs aussi généreux que sensible, un homme à qui de grands talens, joints à la vertu la plus pure, donnaient sur son cœur tous les droits que la vertu et les talens peuvent donner, et cependant madame Rolland nous fait clairement connaître qu'elle fut, sinon malheureuse, au moins cruellement déçue à plus d'un égard; tant il est vrai que, là comme en toute autre chose, la nature doit être notre premier guide; ce n'est jamais impunément qu'on peut méconnaître ses lois.

Revenons à notre dédaigneuse Prussienne. Pour justifier aux yeux de tout lecteur raisonnable son éloignement pour M. *Puff*, avec toute sa richesse et ses bonnes qualités, il suffirait de ce passage d'une lettre suppliante qu'au moment de rompre avec elle, ce bon homme adresse à sa bien aimée : « Je ne vous sais point mauvais gré de
» m'avoir fait attendre, sachant bien qu'il faut du tems
» à une demoiselle comme vous, pour se déclarer en fa-
» veur d'un homme comme moi. Puissiez-vous du moins
» être bien assurée que je me crois peu digne de devenir
» votre mari! Je suis, quant à moi, si convaincu de mon

» peu de mérite, que j'aurais depuis long-tems désespéré » du succès, si je pouvais oublier, etc., etc. » (Tome 3 page 268) Quelle abjection ! Quel langage ! Certes si notre curé allemand eût voulu suivre réellement *l'exemple de Richardson*, il ne lui eût fallu que lire ce que dit *Clarisse* au sujet des protestations de *Solmes*, à peu près de même nature de celles de *Puff*, pour sentir que par ce langage inconvenant, il dégradait à la fois les deux personnages qu'il met en scène. Quelle fille bien née et ayant la conscience de ce qu'elle peut valoir, reconnaîtra pour son maître celui qui se rabaisse ainsi à ses propres yeux ? Donc le dédain de *Sophie* est des mieux fondés; donc c'est un tort, c'est une immoralité réelle de le représenter comme punissable.

C'en est assez sur ce roman, que peut-être prendront à tâche de vanter ceux qui maintenant se prononcent contre la Philosophie naturelle, contre les idées libérales qu'elle entretient ou fait naître, et tout ce qui découle de ses principes, et cela par les mêmes raisons qui leur font dénigrer tout ce qui leur donne l'indice d'un esprit libre de préjugés et d'une tête pensante. Mais cette fois au moins, ils ne réussiront pas à séduire les lecteurs, surtout les lecteurs de romans, à qui l'on persuaderait difficilement que tel Ouvrage de ce genre doit leur plaire, lorsque réellement il les ennuie.

On assure qu'au milieu du fatras théologique, politique et moral, qui grossit tellement cet Ouvrage dans l'original et sur lequel l'Allemand, de tous les lecteurs le plus patient qu'il y ait dans le monde littéraire, passe lui-même condamnation, il y a des détails gracieux sur les mœurs et les usages, et des tableaux d'une vérité frappante. A la bonne heure. La traduction, ainsi abregée, en offre bien quelques restes; mais pour les présenter en corps d'Ouvrage, au moins fallait-il les lier à des personnages mieux caractérisés, à une action plus intéressante. Au surplus, cet exemple, avec beaucoup d'autres, commencerat-il à décourager des littérateurs estimables qui maintenant font effort pour naturaliser parmi nous les fruits les plus heureux du sol germanique ? je ne le présume pas. Mais par qnelle fatalité faut-il que tant d'importations nouvelles depuis quelques mois, n'obtiennent chez nous nulle faveur ? Déjà deux traductions, parues à la fois, d'un Poëme du *Voltaire allemand* (le Huon de Bordeaux),

n'ont pas trouvé chez nous plus de lecteurs l'une que l'autre. Toute la dépense poëtique qu'à faite le respectable C. Bitaubé, pour nous prosifier un très-célèbre Poëme du célèbre Goëthe, n'a pu lui procurer de succès parmi nous. Voilà maintenant un roman *national* reconnu, quoiqu'on fasse, nous devoir rester pour jamais étranger. La décade dernière encore, la plus belle pièce du tragique Schiller n'a pu sur notre théâtre être écoutée jusqu'à la fin, et le théâtre complet de ce même Schiller, qu'on avait fait paraître précédemment en deux volumes, n'a guères été plus favorablement distingué. Pourquoi tout cela, quand le *Misantropie*, d'un autre tragique de la même nation, a fait couler tant de larmes, tant de larmes, qu'un plaisant a dit qu'on pleurait *même en prenant son billet à la porte ?* Des auteurs ou des traducteurs, il y a ici quelqu'un à accuser. Le tems seul et le résultat d'efforts nouveaux et mieux entendus nous instruira de ce qu'il faut en croire ; si toutefois tant de nouveautés qui se succèdent plus rapidement que jamais, tant de personnes et de choses qui appellent à l'envi et se disputent notre attention, nous laissent encore du tems et un reste de curiosité pour revenir sur les productions du dernier an, du dernier mois, de la dernière décade. Voltaire déjà se plaignait en son tems du grand nombre de livres nouveaux offerts chaque jour à l'attention publique. Que dirait-il donc s'il revenait parmi nous ?

G. P.